

« Trentième anniversaire du saut en parachute  
du 2<sup>e</sup> REP sur Kolwezi »

Le Lundi 19 Mai 2008

CALVI

SEUL LE TEXTE PRONONCE FAIT FOI

Messieurs les Officiers Généraux,

Madame Erulin,

Officiers,

Sous-officiers,

Caporaux chefs et Caporaux,

Légionnaires,

Monsieur le Préfet,

Messieurs les Elus,

Je suis venu célébrer avec vous l'anniversaire de la dernière victoire de l'armée française – du moins jusqu'ici – une victoire qui vous est due.

Il y a trente ans, jour pour jour, le 19 mai 1978 à 15h40, 500 corolles blanches s'ouvrent dans le ciel du Zaïre, à la verticale de Kolwezi, à 6000 kilomètres de la France.

L'opération "Léopard" commence.

Le 2<sup>ème</sup> Régiment Etranger de Parachutistes, commandé par le Colonel Philippe Erulin a pour mission de faire cesser les massacres en cours et de libérer plus de 2000 civils, européens et africains, encerclés dans leurs maisons.

Pourquoi ?

Comment en est-on arrivé là ?

Au nom de quoi et comment le Chef des Armées que j'étais alors a-t-il pris la décision d'une telle opération ? Comment les chefs militaires ont-ils réussi à la mettre en œuvre ?

\*

\*      \*

Kolwezi, est une ville du Sud du Zaïre, totalement liée à l'activité de la société Gecamines, qui y extrait le cuivre. La richesse du sous-sol, l'éloignement de la capitale Kinshasa, à 1500 km, de vieilles tendances tribales séparatistes, tout cela facilite la tentative de désintégration de l'Etat Zaïrois que mènent depuis l'ancienne

province portugaise de l'Angola les exilés Katangais, les militants du Front nationale de libération du Congo (le FLNC), hostiles au Président Mobutu. Les "conseillers" cubains au nombre d'une vingtaine de mille en Angola, et quelques agents soviétiques sont décidés à pousser un nouveau pion sur l'échiquier africain.

Trois mille européens vivent à Kolwezi. Ce sont pour la plupart des familles de Belges et de Français travaillant à la Gecamines.

Le samedi 13 mai 1978, la ville est brusquement envahie d'individus en tenue camouflée qui engagent le combat contre les soldats des forces armées zaïroises, les FAZ. Celles-ci se replient sur quelques points d'appui bientôt encerclés. Les agresseurs du FLNC qui arborent un insigne orné d'un tigre d'argent, sont armés de kalachnikov.

Ces katangais massacrent les hommes des FAZ et arrêtent des Européens accusés aussitôt d'être des mercenaires. Les civils se terrent chez eux ; un rien pourrait déclencher le massacre de tous ces otages des 4000 « tigres » du FLNC.

Le Président Mobutu minimise d'abord les évènements, et se fait fort de régler l'affaire seul. Il fait parachuter sur Kolwezi le 16 mai une compagnie aéroportée de la FAZ qui est larguée aux abords de la ville assiégée. C'est un échec sanglant. Une deuxième compagnie de parachutistes zairois saute alors sur Lubumbashi, au sud-est de Kolwezi et progresse par la route en direction de la ville investie. Ces fidèles de Mobutu parviennent à reprendre l'aérodrome mais ils ne pousseront pas plus loin.

Les soldats du FLNC sont ivres d'alcool et drogués de chanvre ; ils abattent tous ceux qu'ils considèrent comme suspect, qu'ils soient Noirs ou Blancs.

Le 17 mai, à la demande insistante du Président Mobutu, l'intervention française est décidée. Le 2<sup>ème</sup> REP est mis en alerte à Calvi. Le 18 mai, le régiment fait mouvement par voie aérienne vers Kinshasa à partir de Solenzara. Ce transport est facilité par des avions de transport américains, mis à notre disposition par l'OTAN.

L'aéroport, situé à 5 km de Kolwezi, est trop éloigné. La seule solution possible est de sauter dans la fourmilière aux abords immédiats de la cité. Deux zones de saut sont prévues, l'une au nord de la vieille ville et l'autre à l'est de la nouvelle ville, à proximité des

premières habitations de Kolwezi. Nous en examinons la localisation avec le Général Méry, dans le PC souterrain de l'Elysée.

Le 19 Mai au matin, après un dernier contact avec le Ministre des Affaires Etrangères belges, j'ai donné au Général Méry l'ordre de déclencher l'opération.

Au début de la matinée du 19 mai 1978, l'opération s'engage. Embarquement dans les avions. Jamais les hommes du REP n'ont été aussi entassés. Le trajet qui dure près de cinq heures est épuisant. Le manque d'appareils Transall n'a permis d'emmener que 500 paras, 250 autres transiteront par Kamina et sauteront en deuxième vague.

A heures, le Général Méry m'appelle au téléphone pour m'informer que les militaires du 2<sup>e</sup> REP sont effectivement au sol, et que les opérations se déroulent selon le plan prévu.

Je respire de soulagement.

Les combats au sol sont violents. Les parachutistes du 2<sup>ème</sup> REP, brillamment commandés par leurs officiers, manoeuvrent avec une rapidité extraordinaire, prenant successivement le PC des

rebelles, l'hôpital, le lycée Jean XXIII, les premiers faubourgs de la ville. Ils y découvrent des monceaux de cadavres d'hommes et de femmes, africains et européens, massacrés, mutilés. Ils recueillent des populations terrorisées qui ne comprennent même pas qu'elles viennent d'échapper à la mort.

A l'aube du 20 mai, l'opération menée par le REP se révèle une réussite totale. Son coût humain est élevé. Cinq légionnaires sont tués au combat. On compte une vingtaine de blessés.

Les combats vont se poursuivre. Ils sont durs car l'adversaire est surarmé, y compris en armes lourdes (canons sans recul, mortiers, LRAC et automitrailleuses). Jusqu'au 27 mai, les parachutistes continuent de réduire des résistances isolées, et de libérer des civils, hommes, femmes et enfants.

Opération réussie. Mais il avait fallu prendre la décision de l'engager. Il avait fallu la mener.

Le 15 Juin 1978 sur mon instruction, le 2<sup>e</sup> REP regagnait sa base de Calvi, car je refusait d'engager la France dans une implication militaire permanente au Zaïre.

\*

\* \*

Les contraintes du pouvoir politique (en réalité du seul Président de la République car l'intervention était urgente et devait rester secrète le plus longtemps possible), et celles du commandement étaient lourdes et complexes. Les capacités techniques et opérationnelles étaient très limitées. Ce type d'intervention était, à l'époque, nouveau pour nous. La France n'avait pratiquement pas mené de telles opérations depuis Suez, ni en Algérie, ni en Afrique noire, ni même au Tchad.

Il y avait urgence à réagir car les massacres avaient commencés depuis une semaine. Des contacts à haut niveau avaient été pris aussitôt avec nos amis belges.

Le chef d'Etat Major des Armées, le Général Mery a monté très vite l'opération. Celle-ci comportait de gros handicaps : manque d'avions de transport adaptés, peu de moyens de transmission en vol ou sur zone, impossibilité de modifier les ordres ou de les annuler en cours d'opération, impossibilité de récupérer nos hommes une fois largués et arrivés au sol.

Nos parachutistes devront combattre à 6000 km de la France, à 1500 km de Kinshasa la capitale, sans aéroport sur place pour se replier, sur un territoire quasi inconnu, sans cartes détaillées du terrain sauf quelques dépliants touristiques !

Pour toutes ces raisons très techniques - et pour beaucoup d'autres encore - les décisions que j'ai dû prendre, les ordres que j'ai dû donner, comportaient des risques énormes qu'il m'a fallu peser, seul, aidé il est vrai par un remarquable Etat-Major.

Ce sont finalement 5 quadrimoteurs DC 8 américains qui ont transporté le 2<sup>ème</sup> REP de Solenzara à Kinshasa puis 4 Hercules C 130 zairois (au lieu des 6 qui étaient prévus) et 1 Transall français venu du Tchad qui ont assuré les largages des deux vagues.

Le bilan de l'opération va devenir une référence, un cas d'école, pour tous ceux, militaires ou dirigeants politiques qui, par la suite, auront à préparer ce qu'on appelle aujourd'hui les "opérations extérieures".

\*

\*      \*

Après Kolwezi, le Colonel Erulin a été affecté auprès du Général Lagarde, Chef d'Etat-major de l'Armée de Terre, pour mettre sur pied de nouveaux moyens d'action sur des théâtres éloignés. Le Colonel Erulin était alors consulté par tous les cercles de réflexions stratégiques, un peu partout en France, en Allemagne et dans les Académies militaires américaines. Il nous a quitté trop tôt, le 26 septembre 1979.

\*

\* \*

Le souvenir du Colonel Erulin a été évoqué ce matin avec émotion, admiration et fidélité.

Ses compagnons d'armes d'alors, ses officiers, ses sous-officiers, ses légionnaires sont ici, à nos côtés, aux côtés de sa veuve, Madame Erulin dont j'ai souhaité la présence, avec nous en cet anniversaire.

Vous aussi, officiers, sous-officiers, caporaux-chefs, caporaux, légionnaires vous savez maintenant quel fut ce fait d'arme du 2<sup>ème</sup> REP, et qui en était le chef.

Nous savons tous, qu'au-delà des doctrines stratégiques ou tactiques, qu'au-delà des problèmes d'avions, de logistique, de diplomatie, de politique, qu'au-delà de tout ce qui a pesé sur nos épaules il y a 30 ans, nous savons que sans les hommes du 2<sup>ème</sup> REP, sans leur allant, leur courage, leur rapidité d'exécution, leur intelligence du terrain et du combat, leur capacité d'improvisation, sans la compétence de leurs chefs, officiers et sous-officiers, sans toutes ces qualités qui sont précisément celles de la Légion, sans tout cela, rien n'aurait été possible.

Le mot "impossible" est inconnu dans le langage légionnaire.

Le 30 avril et le 19 mai, deux anniversaires qui vous sont chers, sont là pour nous rappeler que rien n'est impossible lorsqu'il s'agit de sauver des hommes, des femmes, et des enfants, et de servir la France !

V. Giscard d'Estaing